

Chadron, Nebraska **Le Museum of the Fur Trade**

Jim Hanson

Numéro 76, hiver 2004

De l'article de traite à l'oeuvre d'art : la fourrure

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hanson, J. (2004). Chadron, Nebraska : le Museum of the Fur Trade. *Cap-aux-Diamants*, (76), 18–20.

CHADRON, NEBRASKA

LE MUSEUM OF THE FUR TRADE

PAR JIM HANSON

Bien avant le grondement des sabots des troupeaux de bétail menés par les cow-boys, le grincement des chariots d'émigrants sur la piste de l'Oregon, l'apparition de saloons tapageurs dans les villes frontalières ou encore l'avancée des rails de chemin de fer, l'Amérique du Nord a été secouée par une première grande aventure : la saga de la traite des fourrures.

RACONTER L'HISTOIRE DE LA TRAITE DES FOURRURES

Le Museum of the Fur Trade, situé au Nebraska près de la ville de Chadron, a été fondé en 1955, afin de raconter l'histoire du commerce entre les Blancs et les Amérindiens. Il retrace l'époque où les Premières Nations approvisionnaient les Européens en fourrures. Autant les Blancs étaient avides de fourrures, autant les Amérindiens appréciaient les denrées utilitaires qu'ils obtenaient en échange de leurs pelleteries comme des outils de fer, des lainages chauds et confortables ou encore des perles de verre multicolores qui agrémentaient leurs parures.

Parmi les six nations européennes qui ont colonisé l'Amérique du Nord, la France, la Hol-

lande, la Suède et la Russie ont été les pionnières dans la quête des fourrures. L'Angleterre et l'Espagne, les deux autres nations colonisatrices, s'intéresseront plus tardivement au commerce des pelleteries. Ce commerce lucratif servira à financer leurs voyages d'exploration et l'extension de leurs frontières. Les rivalités et les conflits entre ces différentes nations européennes sur le continent nord-américain figurent parmi les thèmes abordés par le Museum of the Fur Trade. Les expositions du musée retracent l'histoire du commerce de la fourrure depuis le contact, alors que les Autochtones commerçaient avec les pêcheurs européens, jusqu'à l'époque actuelle et ses considérations écologistes, en passant par le déclin des grandes compagnies de traite, au XIX^e siècle, et les pressions exercées par la colonisation qui incitèrent les gouvernements à chasser les populations amérindiennes et à les confiner dans des réserves.

Les expositions dressent le portrait des grandes compagnies de traite et des régions qu'elles contrôlaient. Il s'agit ici d'un territoire immense, englobant aussi bien l'Alaska où les Russes s'approvisionnaient d'objets de troc en provenance de la Chine, en passant par la Louisiane française ou encore par le sud-est

Le poste de traite de Bordeaux fut en activité de 1837 à 1876. L'achat de peaux de bison dominait le commerce opéré dans ce lieu. Ce poste dépendait de l'American Fur Company. Cette compagnie, malgré son nom anglais, était sous le contrôle de propriétaires espagnols et francophones originaires de Saint-Louis, au Missouri. (Photo et collection : Museum of the Fur Trade).





Voici un «sac à feu» métis du XIX^e siècle. Ce terme était utilisé pour désigner une pochette pendue à la ceinture et dans laquelle on pouvait mettre pipe, tabac, amadou, silex, batte-feu... Ce «sac à feu» est un bel exemple de la richesse artisanale de la culture métis. (Photo et collection : Museum of the Fur Trade).

des États-Unis où le trafic de peaux de cerf était florissant. Le Museum of the Fur Trade expose des cartes où l'on peut constater que l'Amérique de Nord était littéralement constellée de postes de traite qui permettaient une circulation rapide des marchandises de troc et des fourrures.

UNE COLLECTION EXCEPTIONNELLE

Le musée possède une collection de plusieurs milliers d'artefacts. Dans les expositions, les visiteurs peuvent ainsi se familiariser avec les objets de troc qui suscitaient la convoitise des Amérindiens, certains étant exceptionnels. On y retrouve, entre autres, des couteaux ouvragés, des médailles de chef et la plus grande collection de «fusils du Nord-Ouest». Ces fusils étaient fabriqués spécifiquement pour la traite et certains modèles étaient adaptés à la chasse au bison. Parmi les artefacts dont le musée peut s'enorgueillir, on retrouve la plus ancienne couverture de traite, datant de 1775, un fusil ayant appartenu au chef shawnee Tecumseh, qui fut tué en affrontant l'armée américaine, en 1813, ou encore, dans le domaine de l'orfèvrerie de traite, une immense croix d'argent gravée d'un renard qui a été fabriquée à Detroit, en 1790. Le Museum of the Fur Trade possède également une vaste collection numismatique composée des jetons frappés par la Compagnie du Nord-Ouest ou ceux de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Ces pièces servaient de monnaies dans les contrées éloignées.

Le musée s'intéresse à l'ensemble des activités du commerce. Outre les fourrures, les Européens voulaient se procurer de nombreuses denrées : le ginseng reconnu pour ses vertus médicinales, la graisse d'ours utilisée pour se lustrer les cheveux dans les grandes capitales, le caviar de saumon, les agates et les perles, même le miel d'abeille et le riz



Ce costume de la nation osage témoigne de l'influence de la culture «blanche» sur la culture amérindienne. Selon la tradition orale, cette transposition excentrique d'un uniforme militaire a été portée lors d'un mariage par un chef amérindien. (Photo et collection : Museum of the Fur Trade).

sauvage étaient autant des produits recherchés par l'homme blanc. Ces quelques exemples témoignent de l'étendue de ce commerce nord-américain qui ne peut se résumer qu'aux seules fourrures.

En 2004, le musée inaugurera une exposition consacrée aux trappeurs des montagnes Rocheuses dont la période glorieuse couvre les années 1806 à 1840. La majorité de ces trappeurs étaient d'ascendance française, mais on retrace également nombre d'Amérindiens originaires du Québec et même, fait surprenant, certains Kanakas, en provenance d'Hawaï, et même quelques Noirs!

LE POSTE DE TRAITE DE BORDEAUX

Le musée est situé près d'un ancien poste de traite, fondé en 1837, par Frédéric Laboue (appelé «Yeux gris» par les Sioux), négociant de l'American Fur Company. Ce poste de traite de Bordeaux se trouvait à une centaine de milles de fort Laramy. On échangeait dans ce poste un nombre important de peaux de bison. Ces peaux étaient très recherchées en Nouvelle-Angleterre pour confectionner des manteaux et couvrir l'intérieur des carrioles, élément très apprécié lors de voyages effectués en hiver.

De 1837 à 1876, ce poste de traite est dirigé par Jacques Bordeaux, francophone originaire du Missouri. Bordeaux était polygame, ayant marié deux sœurs de la tribu sioux du clan des Brûlés. De ce fait, il était doublement beau-frère du chef sioux «Ours agile». Ses clients amérindiens soulignaient ce lien familial en appelant Jacques Bordeaux, «l'Ours»!

Le dernier négociant responsable du poste de traite de Bordeaux est François Boucher, marié à la fille du chef sioux «Queue tachetée». Les autorités soupçonneront Boucher d'avoir soutenu les Amérindiens dans leur lutte pour préserver leur mode de vie, en leur fournissant des carabines à répétition et des munitions. Cet armement permettra aux guerriers amérindiens d'infliger à la cavalerie américaine une de ses plus cuisantes défaites. Le 25 juin 1876, les

guerriers des plaines de l'Ouest tailleront en pièces une armée de 225 hommes sous les

ordres du général Custer, lors de la célèbre bataille de Little Big Horn. Par voie de conséquence, en cette même année 1876, l'armée américaine mettra un terme aux activités du poste de traite de Bordeaux.

UN CENTRE DE RECHERCHE ET DE DIFFUSION DE LA CONNAISSANCE

La bibliothèque du musée possède au-delà de 10 000 volumes reliés à la traite des fourrures et plusieurs centaines de bobines de microfilms contenant des documents d'archives sur ce même sujet.

Quatre fois l'an, le musée publie une revue, le *Museum of the Fur Trade Quarterly*, dans laquelle on peut lire des articles illustrés qui abordent divers aspects de la traite des fourrures et où l'on trouve des recensions d'ouvrages les plus récents sur la question.

Chaque été, le musée crée un jardin amérindien où sont plantées et préservées les espèces souches de plantes cultivées en Amérique du Nord avant la colonisation européenne. Les visiteurs sont invités à y circuler. On peut y voir des courges, des melons, du maïs ou des fèves dont l'aspect et le goût sont très différents des produits alimentaires imposés par une agriculture industrialisée.

Le musée est situé à proximité de la réserve amérindienne de Pine Ridge, la deuxième en importance aux États-Unis et dans laquelle résident au-delà de 20 000 Sioux Oglalas. La saga des francophones impliqués dans la traite des fourrures se reflète parmi nos amis sioux, du fait que plusieurs d'entre eux portent des noms de famille comme Poirier, Gagné, Bissonette, Leclerc... Voilà autant de traces tangibles des aventuriers qui sont partis des rives du Saint-Laurent ou de la Louisiane pour parcourir le continent à la recherche de fourrures. L'un des buts du Museum of the Fur Trade est justement de mettre en valeur l'histoire de ces hommes avec lesquels nous partageons une histoire commune. ♦

Jim Hanson est docteur en anthropologie et il est directeur du Museum of the Fur Trade.

Pour en savoir plus :

On peut trouver des informations sur le Museum of the Fur Trade sur le site Internet du musée : www.furtrade.org

■
Couteau hollandais de traite. Un semblable fut retrouvé au poste de traite de Chicoutimi. (Photo et collection : Museum of the Fur Trade).

